

# Quand le bras est malade...

*Un homme. Rien d'extraordinaire en lui. Un soir de journée chaude, une soif de chameau lui séchait la gorge...*



© BSL-2019

**A** cause de cette journée qui avait été chaude et à cause aussi de cette soif de chameau qui lui brûlait la gorge, il s'était promis une bonne rasade de vin dans une guinguette du quartier, qui lui était très familière.

Ainsi, sa soif étanchée, la fraîcheur retrouvée, il serait en droit de chantonner : *la vie est belle malgré les peines qui nous enchaînent.*

Quelques pas résolus, et il se trouva devant la guinguette. Il entra. Personne ne fit attention à lui. Une précipitation d'éternuements l'étrangla soudain : le cabaret était plein d'odeur acre de tabac qu'en fines spirales la fumée répandait partout.

Très peu de monde ce soir-là, contrairement aux autres soirs où le cabaret bourdonne de voix avinées...

L'homme fit quelques pas, s'arrêta, promena un coup d'œil circulaire, dans l'espoir de repérer quelque visage connu d'amis, de camarade ou de connaissance.

Il alla s'asseoir seul à une tablette. Il fit comme les autres c'est-à-dire qu'il tira d'une poche une cigarette, de l'autre, un briquet, et se mit en devoir d'enfumer, lui aussi, la guinguette. À la troisième bouffée de fumée qu'il expira, le garçon se présenta avec un verre.

— *Un petit C. D. B. !* Dit l'homme.

— À votre service ! ré-

pondit le garçon qui disparut prestement pour, presque aussitôt, revenir avec une

bouteille de vin rouge, portant une étiquette alléchante, à l'enseigne des suppôts de Bacchus : *Du soleil en bouteille !* À la vue de la bouteille, l'homme se dérida et sourit presque sans s'en apercevoir. Pour la millième fois, peut-être, il se rappela, toujours à la même occasion, cette recommandation d'un ami de l'humoristique conteur provençal, alias Daudet, qui, lui versant goutte à goutte l'élixir du Père Gaucher jognait la parole à l'acte, *Buvez-en, mon cher, et vous m'en direz des nouvelles.*

Pour la millième fois aussi, il dut conclure, comme Alphonse Daudet : *J'en aurai l'estomac ensoleillé ! ...*

Il but à peine un verre.

Une voix connue lui cria :

— *Tu es seul Boukaka ? Plus solitaire qu'un moine pas vrai ?*

— Assieds-toi, et pas d'histoires. -

— Ah ! Si, je vais m'as-

seoir, mais avec une histoire, pas une petite, mais sérieuse histoire.

— *F... moi la paix ! Après une journée aussi chaude que l'a été celle-ci, après les engueulades et menaces du patron qui m'a signifié que je suis allé trop tard de 5 minutes au bureau, dis-moi si je suis disposé à écouter tes balivernes !*

— *Eh bien ! Balivernes ou non, laisse-moi au moins souffler d'abord et avaler mon verre : nous verrons tout à l'heure si au nom de notre vieille amitié mon histoire ne t'intéresse vraiment pas... À la tienne !*

— *Oui, à la mienne surtout !...*

Leur conversation — une conversation à bâtons rompus — sur les vicissitudes de la vie; sur les malheurs qui viennent la plupart des femmes; sur l'incompréhension des gens, les houles des assemblées provoquées par des passions partisanes, la condition des ouvriers qui demeure lamentable malgré les prestations familiales....

Leur conversation, alla son petit train interminable.

À voir la mine qu'affichaient tous ces hommes, on n'eût pas eu du mal à deviner que les uns comme les autres devaient s'entretenir des mêmes sujets banals, éternellement répétés, chaque soir, lorsqu'ils se retrouvaient autour de ces mêmes tablettes.

Tous ces coq-à-l'âne se déroulaient sur un fond tissé de mélodies que déversait la musique de la guinguette. Y faisait-on attention ? Quelques-uns, oui, car on en voyait de temps en temps qui dodelinaient de la tête.

— *Hep ! garçon, encore un petit C.D.B., commanda Boukaka.*

— *Encore un petit C.D.B. !*

— Mais dit donc, tu n'en as pas assez de trois ? Répartit d'un ton vif, son ami qui poursuivit : *Ah ! cette sale manie de ne jamais boire un verre sans deux, et jamais deux sans trois... jusqu'au moment où l'on commence à déraisonner !*

Et puis, ajouta-t-il, il faut que je te raconte mon histoire.

*À proprement parler, précisait-il, il ne s'agit pas d'une histoire, mais d'un service pressant à te demander.*

— *Au début, je t'ai dit, fit remarquer Boukaka, que j'étais trop mal disposé ce soir pour traiter quoi que ce soit de sérieux, pour trouver une solution à un problème sérieux touchant ta famille, ton*

*métier, ta santé... que sais-je ? Mais un miracle vient de s'accomplir : je n'éprouve plus cette langueur, cette fatigue, cet abattement de tout à l'heure. De plus, je ne suis jamais ivre de deux ou trois verres de C. D. B.. Tu peux maintenant me parler du sujet sérieux qui te tracasse.*

— *Eh, bien !* enchaîna Bounsana. *Voici : hier, des gendarmes sont venus chez moi, pendant que j'étais au travail. Ils m'ont laissé une convocation ainsi libellée : Bounsana est prié de se présenter à la gendarmerie demain matin, à 8 heures précises, pour affaire le concernant.*

*Demande-moi si j'ai eu de l'appétit devant ce maudit pa-*

pier. Ce matin, à 8 heures précises, j'étais à la gendarmerie. On m'a questionné; on m'a demandé mes pièces d'identité; on m'a montré du doigt Boubi et l'on m'a demandé si je le connaissais.

J'ai alors compris l'histoire : je dois de l'argent à Boubi, il y a... oh ! plus d'un an. Non pas que pendant ce temps je ne lui ai rien avancé, détrompe-toi. La dette, au début, s'élevait à 40 000 francs. J'ai fait des mains et des pieds, j'ai remué ciel et terre, de sorte qu'aujourd'hui, je ne lui suis redévable que de la moitié de la dette, c'est-à-dire 20 000 francs. Il faut noter, que j'avais juré sur mon honneur, d'être aussi diligent pour le règlement de la deuxième tranche que je l'avais été pour la première. L'affaire en était là...

Un mois passe. Un deuxième. Un troisième... Puis un cinquième.

Mon homme commençait à douter de ma bonne foi. Ce retard, ce silence de ma part, était-ce dû à ma mauvaise foi ?

Que nenni ! Le malheur c'est qu'un malheur n'arrive jamais seul. Un proverbe de chez nous, ne dit-il pas, que Ua kâna pâdi, tsîelo mpôlo (si tu veux te lever de bonne heure, soit d'abord sûr d'être dans le même état que la veille) ? Paroles de sagesse et de prudence. Les promesses, ah oui ! nous les faisons, et en paquets, lorsque nous sommes pris au dépourvu, lorsque nous sommes dans la nécessité, lorsqu'à tout prix il nous faut un subterfuge pour nous tirer d'embarras. Mais qu'est-ce à dire ? Que je devais malgré mon honneur, compter avec les imprévus, en promettant à Boubi que j'allais être aussi diligent à lui régler le reste de la somme que je l'avais été pour la première tranche. J'aurais dû prévenir mon créancier, mais sans l'ombre d'une ruse ou d'une mystification, de ma part. Oui, j'aurais dû le prévenir en ajoutant, non pas seulement : sur mon honneur, mais mieux, sur ma foi d'homme, sur la tête de feu mon père, sans oublier, sauf imprévu ! Je ne l'ai pas

fait. Si bien qu'aujourd'hui je passe, aux yeux de Boubi, pour un mauvais payeur, un malhonnête homme... Boubi m'a retiré toute sa confiance. La preuve en est que je dois, en plus des 20 000 francs, fournir des explications aux gendarmes...

— Au fait, comment cela se fait-il que tu doives une aussi grosse somme à Boubi, s'enquit Boukaka ?

— Tu me connais, Boukaka, de longue date. Me trouves-tu, par exemple, une mine d'assassin ou de farceur ? Et puis, j'ai 35 ans. À cet âge-là, on est moins enclin aux folies, aux égarements, aux maladresses des adolescents de 20 ans. Dis-moi, te revient-il à l'idée qu'une fois, rien qu'une seule fois que j'ai été pris en défaut, que j'ai causé du tort à quelqu'un ? Je ne voudrais pas présumer du juge-ment, bon ou mauvais, que tu

réserveras à mon histoire, mais sois, tous yeux et toutes oreilles. Pourquoi serais-je allé m'en-detter de 40 000 francs ? Pour quoi faire ? Et qu'est-ce que j'en

permettre d'acheter une petite bicyclette ; tu m'as toujours vu marcher ; puisque je ne puis réparer le toit de ma case dont les termites ont rongé presque toute la paille ? ...

Il y a plus d'un an, comme je te disais tout à l'heure, je devais 40 000 francs Boubi. Comment cela ? C'est ce que je vais t'expliquer :

Tu n'es pas sans ignorer un système d'entraide mutuelle de mode chez nous, le **kitemo**. Périodiquement, une association, de cinq, dix membres, parfois plus qui se cotisent suivant un taux convenu et versent la somme d'argent ainsi collectée à l'un des membres dont c'est le tour. Tu le sais, n'est-ce pas ? Je me dois cependant d'ajouter un mot sur le caractère social du **kitemo**, de la *ristourne* ou la *tontine*, pour le nommer en français :

Dans un pays comme le nôtre où la plupart des pères de famille — et des familles comptant jusqu'à 5, 6, 9 en-fants — ne gagnent pas plus de 5 000 francs C.F.A. par mois,

*le bienfait du secours que peut leur apporter le kitemo est indéniable. De plus, les besoins sans cesse croissants de la vie moderne ne permettent pas aux gens pauvres de demeurer hors du courant général. Bon gré mal gré, tout le monde se voit obligé de suivre, de s'adapter...*

*Dans cette course vertigineuse, où, déjà, l'Africain moyen ne parvient que difficilement à maintenir l'équilibre, pense à la position du non-fonctionnaire ou du non-employé,*

*qui se débrouille seul.*

*Dans les magasins, le prix des articles est fixé en dépit du rang social des clients. Tout le monde achète le même article au même prix. Tout le monde paie au même prix une visite médicale...*

*Pourrait-on nier l'efficacité du kitemo grâce auquel une certaine épargne intervient, qui permet aux individus de récupérer un petit capital qui leur sert à faire quelque grosse dépense ou à satisfaire aux obligations coutumières ?*

*Je m'écarte du sujet. Mais*

*c'était pour te dire le sentiment dont je suis animé et qui m'a déterminé à lancer une cagnotte dont j'étais le responsable chargé de rassembler les sommes que tour à tour je remettais à chaque membre. Et ce n'est pas pour la première fois que j'ai organisé une cagnotte.*

*Cette fois, nous étions onze membres qui versions chacun 4000 francs par mois. Mais au cinquième tour, celui de Boubi, précisément, alors que tous les membres avaient versé, excepté Boubi lui-même à qui devait revenir le versement total, je fus victime de vol ! Maudit soit le voleur et damné soit-il éternellement au feu de Lucifer !*

*À midi, contrairement aux autres fois, tous les membres avaient versé ce jour-là. D'habitude, c'est le soir seulement que je remettais la somme d'argent à l'heureux prince du jour, à l'heureux membre dont c'était le tour.*

*Mais 40 000 francs, dans un porte-monnaie de dimensions courantes, donnent*

bien du relief à celui-ci; et devait me rendre, oh! mal-l'œil même le moins exercé, le heur!, je ne pensai plus à mon moins habitué, ne s'y trompe pas, n'y regarde pas à deux fois pour... percer le mystère!

Les 40 000 francs furent donc volés. Comment? Me se-rais-je laissé voler si seulement j'avais eu la moindre idée des ruses dont allait user mon vo-

leur? Il faut bien te dire que le satané fripon devait être assez rusé pour me surprendre. Je sais seulement où et quand je me suis fait gruger; mais, comment? C'est ce que j'ignorerais jusqu'à la tombe.

Je venais de recevoir un client qui m'avait donné à confectionner des habits. Après qu'il m'eût payé la confection, je l'invitai à prendre un verre dans la buvette adjacente à ma taillerie. La chaleur de la journée y avait fait amasser un groupe de badauds ou d'hommes en congé.

Les gens hurlaient leur commande au comptoir. Je sortis un billet de 500 francs. Pendant que j'amorçai une discussion avec le garçon du bar sur la différence qu'il

portait. L'accord conclu entre le garçon et moi, je rejoignis mon client resté seul à sa tablette. Le garçon nous apporta un petit C.D.B. et, évidemment, deux verres...

5 minutes... 10 minutes environ, et je m'aperçus que j'avais oublié le porte-monnaie sur le comptoir. Je ne fis qu'un bond. Mais le comptoir était vide. J'empoignai le garçon et le sommai de me rendre mon porte-monnaie. Le pauvre garçon n'en put croire ses oreilles. Je le fouillai partout, ses poches, ses casiers, son frigidaire, son phono, enfin où, dans la buvette, je n'ai pas porté mes pas, mes mains, mes yeux? Je tremblais, je suais, j'étais fou. Pensez donc! 40 000 francs qui ne sont pas à vous; 40 000 francs qu'on

vous confie pour les remettre à un autre qui les attend et a déjà échafaudé mille et mille plans dessus; 40 000 francs qu'on vous vole après que vous venez de discuter chaudement

*pour 5 francs de moins sur la différence qu'on vous remet; mais c'est une jolie somme, non? Êtes-vous capable de vous laisser voler 40 000 francs, sans éprouver une sensation du diable qui vous étrangle, qui vous met la tête à l'envers, qui vous donne le vertige?*

*Il se fit un tel tintamarre dans la buvette, que la nouvelle prit des ailes et bientôt l'on sut dans tout le quartier ce qui venait de se passer, ce qui venait de m'arriver. Mais l'innocence du garçon de bar fut prouvée. Le coup avait été joué par un des voyous qui entraient dans le bistrot.*

*Toutes les tentatives entreprises pour essayer de découvrir le maudit escroc aboutirent à zéro. Allez donc retrouver le filou qui a conscience que 40 000 francs ce n'est pas 4 000 francs! J'aurais voulu*

*mettre toute la police, toute la gendarmerie, toute la justice à ses trousses, mais hélas!, il avait disparu, et disparu, il restera jusqu'à la consommation des siècles.*

*Le soir, quand l'ami apprit la fâcheuse nouvelle, il en perdit l'appétit et le sommeil. Mais c'est à moi qu'il s'en prit, c'est moi qu'il voua à toutes les sorcières de la tribu.*

*Ah! si seulement j'y avais été pour quelque chose!*

*Il voulut, que dis-je? Il exigea que je lui trouve ses 40 000 francs sur place.*

*Des menaces de toute sorte n'y manquèrent pas. Des amis accourus réussirent cependant à le tempérer quelque peu. Avec l'aide de mes frères et cousins, j'avançaïs à Bouibi, le jour même, une somme de 13 000 francs. À quelque*

*temps de là, je réussis à lui faire parvenir encore 8 000 francs. Ainsi donc des 40 000 francs, il me restait 19 000 francs à lui devoir. Je lui promis de continuer le règlement à la même cadence.*

*Hélas, c'est l'homme qui propose, mais c'est Dieu qui dispose! Maladies, décès, fausses promesses des clients, autant d'impayés à vous faire manquer à vos promesses, dussiez-vous être le*

*plus honnête des humains.*

*Et c'est ce qui m'est arrivé.  
Le destin ne m'est pas plus favorable qu'aux autres mortels.*

*Tout ce que je viens de te dire, je l'ai dit aux gendarmes. Demande-moi maintenant s'ils se sont laissés flétrir. Tu connais trop bien les cognes pour te nourrir d'illusions à leur sujet. La fonction, leur fonction, est sacro-sainte. Pour eux, seul compte l'ordre émanant des supérieurs. Tu peux pleurer jusqu'à rouler tes yeux par terre, ils resteront insensibles. Ils ne broncheront pas. C'est malheureux que certaines déformations professionnelles portent atteinte jusqu'aux sentiments.*

*À moi, ils m'ont dit : Pas d'histoire, tu nous apportes les 19 000 francs demain matin à 8 heures précises, sinon nous prendrons d'autres mesures, et tu... Dixi.*

*Où diable aller déloger 19 000 francs, à pareille date ? J'ai imploré la pitié des gendarmes. Je leur ai proposé une solution hors de laquelle, point de salut pour moi : Accep-*

tez-vous, mon gendarme, que je vous donne en gage une de mes machines à coudre ? Et, *foi d'homme*, hum ! Je vous apporte les 19 000 francs à la fin du mois... *Se sont-ils seulement donné la moindre peine de considérer ma proposition ?* Vas-tu, longtemps encore, nous casser les oreilles ? Allez, ouste ! ...

*Le ton n'admettait plus la réplique ; bon gré mal gré, j'ai dû prendre congé de mes pandores. Mais ils m'ont rappelé à l'ordre : N'oublie surtout pas que c'est pour demain matin à 8 heures précises !*

*J'ai alors entrepris mon pèlerinage à travers le village, en quête de quelque faveur d'amis. J'ai tout d'abord pensé que Malonga me viendrait en aide. J'ai couru chez lui. Par bonheur, il y était. Bon, me suis-je dit, je prouverai aux gendarmes que je*

*suis quelqu'un, avec du sang dans les veines, tout comme eux ! Je me mets en devoir de détailler ma situation à Malonga. Il ponctue chacune de mes phrases de hélas désespé-*

rés. Mon ami, si tu étais venu hier, je t'aurais secouru. Mon oncle vient de prendre le camion de R. T. ce matin même pour aller à l'enterrement de notre grand-père. Il n'y a plus rien chez moi....

*Qu'à cela ne tienne. Je cours chez Ngoulou, un vieil ami tailleur. Lui pourra me secourir. Je vais lui dire : cher ami, c'est pour la première fois que je viens te demander un service. Boubi, mon ami... 40 000 francs... 13 000 francs... 8 000... 19 000 francs... Les gendarmes ce matin... Demain à 8 heures précises...*

Hélas, mon ami ! J'ai confectionné des habits pour un marchand Haoussa. Il est allé dans le Nord et ne reviendra pas avant la semaine prochaine. Attendons donc. À son retour, il va certainement me régler.

— *Mais, cher ami, les gendarmes m'ont dit : demain, et sans faute !*

— Alors je suis dans l'impossibilité de te venir en aide...

*Que faire alors ?... En sor-*

*tant de chez Ngoulou, je croise un ami. Il faut que lui aussi sache ce qui m'arrive. Et je lui chante ma rengaine.*

— Bon, dit-il, je connais un ami, président d'une association. Il a de l'argent chez lui. Je vais t'y conduire...

— Monsieur Ouamba, je vous présente mon ami. Il est en difficulté et cherche un homme qui peut l'aider. Peut-il compter sur vous ?

— J'ai gardé longtemps chez moi une somme assez importante au compte de notre association. Mais la semaine dernière, nous avons acheté une machine à écrire, et je n'ai plus chez moi que des factures. Je regrette beaucoup.

*Je commençais à avoir honte de me traîner de maison en maison, sans gain de cause. Je sentais aussi que, dans le fond, tous ces hommes mettaient en doute ma confiance ou mon honnêteté. Mais pour autant je ne me suis pas tenu pour battu. J'ai continué mon pèlerinage. Partout, chose curieuse, les mêmes raisons m'ont*

été servies : Si tu étais venu hier... Attends, peut-être que la semaine prochaine... Mon grand-père est mort au village... Ma nièce est allée au village... Notre grand-mère est décédée... Un ami qui me doit depuis X années a promis de venir cette semaine....

*Voilà, mon cher Boukaka, les aventures que j'ai courues aujourd'hui. Et c'est par toi que je voudrais les terminer. Autrement dit, je me vois déjà... ou plutôt, vois-moi devant les gendarmes demain matin à 8 heures précises, les mains vides ! Tu comprends*

Ce texte est le point de départ de la pièce de théâtre portant le même titre et publié en même temps qu'une autre pièce (L'annonce faite à Mukoko). Je n'avais jamais lu, le texte ci-dessus et encore jamais vu l'image ci-contre.

Pourtant en réalisant la couverture du volume des deux pièces, j'ai pris une statue que j'avais sur ma bibliothèque pour ceindre un de ses bras d'une gaze blanche qui ressemble furieusement au plâtre du bras de l'enfant de la photo ci-contre, image datée de 1958 (j'avais 4 ans). Cela m'a quelque peu bouleversé.

Benoist Saul Lhoni



*suffisamment mon souci pour seul au monde. Au revoir !*

*t'en dire davantage. Je voudrais ton dernier mot : vas-tu souffrir ma honte, vas-tu sauver mon honneur ?*

— Tu veux ma réponse ?

— *Bien sûr !*

— Hep ! Garçon, encore un C.D.B.

*— Quoi ? Mais tu te moques de moi, de ma femme et de mes enfants, Boukaka ? Tu le boiras tout seul, ton C.D.B. et ton soleil. Au revoir ! Mais tu ne chercheras pas à savoir comment se passeront les choses demain matin à 8 heures précises, à la gendarmerie. Aujourd'hui, plus que jamais, je me rends compte que je suis*

— Hé ! Minute Bounsan ! Tu me connais plaisantin, mais un plaisantin au cœur d'or. Eh, bien ! demain, tu prouveras aux gendarmes que tu es loin d'être un farceur. Je me porte garant de ton sort. Car on ne refuse pas de secourir un homme comme toi. Qui ne te connaît pas ? Qui n'as-tu pas secouru, depuis surtout que tu présides des associations de cagnottes ? Tu es comme le... bras. Un membre du corps humain souffre-t-il ? Le bras s'y porte. À la tête, aux oreilles, aux yeux, aux pieds... le bras est partout présent. Mais, quand le bras est malade... □